



HAL
open science

Elias Canetti et le refus de la nation

Christine Meyer

► **To cite this version:**

Christine Meyer. Elias Canetti et le refus de la nation. *Austriaca*, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2010, Hommage à Félix Kreissler (1917-2004), études réunies par Ute Weinmann (66/67), pp.91-203. hal-03676229

HAL Id: hal-03676229

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03676229>

Submitted on 23 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version pre-print – Pour citer cet article :

MEYER, Christine, « Elias Canetti et le refus de la nation », *Austriaca* 67/68 [= *Hommage à Felix Kreissler (1917-2004)*], dir. Ute Weinmann], 2010, 91–203.

Elias Canetti et le refus de la nation

Lorsque Félix Kreissler tente de définir en 1997 sur quelles bases il fonde son idée de l'identité culturelle autrichienne, il explique qu'il a renoncé « par souci de prudence » à donner une définition positive de cette nation et cite à l'appui le passage suivant de *Masse et puissance* :

Les tentatives de sonder le fond des nations ont presque toujours souffert d'un vice essentiel. On voulait des définitions du caractère national lui-même ; une nation, disait-on, est ceci ou elle est cela. On croyait qu'il s'agissait seulement de trouver la bonne définition. Une fois donnée, on pourrait l'appliquer indifféremment à toutes les nations. On invoquait la langue ou le territoire ; la littérature écrite, l'histoire, le gouvernement, le prétendu sentiment national ; et toujours les exceptions l'emportaient sur les règles. On finissait toujours par découvrir que l'on avait saisi un corps vivant par un coin de quelque vêtement de hasard ; lequel vous échappait sans peine et vous laissait les mains vides.¹

« Bien que n'ayant pas lu Canetti à l'époque », Kreissler note qu'il en est arrivé, « en parfait accord avec cet esprit opposé à toute définition, à une sorte d'anti-définition qui réunit, sous une forme négative, les conditions [...] qu'on doit nécessairement rencontrer si l'on veut donner un fondement concret à la nation autrichienne. » Cette approche paradoxale s'accorde en effet assez bien avec la démarche de Canetti, bien que son but ultime, la volonté de « sauver » la nation autrichienne, tant contre ses détracteurs que contre les adeptes d'un austriacisme réactionnaire, semble a priori aux antipodes du cosmopolitisme professé par Canetti. Kreissler, juif communiste résistant de la première heure qui, après avoir combattu le nazisme en Autriche et rejoint la Résistance française en 1937, fut déporté à Buchenwald en 1944, demeura toute sa vie un homme engagé ; il consacra sa carrière universitaire en France à l'étude, passionnée mais sans complaisance, de son pays d'origine. Elias Canetti, malgré des sympathies pour les combats de gauche, est toujours resté en retrait de la politique. Observateur critique de la société autrichienne de l'entre-deux-guerres, l'écrivain satiriste qui se voulait « poète »

¹ « Die Versuche, den Nationen auf den Grund zu kommen, haben meist an einem wesentlichen Fehler gekrankt. Man wollte Definitionen für das Nationale schlechthin; eine Nation, sagte man, ist dies, oder eine Nation ist jenes. Man lebte im Glauben, daß es nur darauf ankäme, die richtige Definition zu finden. Wäre sie erst einmal da, so ließe sie sich gleichmäßig auf alle Nationen anwenden. Man nahm die Sprache her oder das Territorium ; die geschriebene Literatur ; die Geschichte ; die Regierung ; das sogenannte Nationalgefühl ; und immer waren dann die Ausnahmen wichtiger als die Regel. Immer stellte sich heraus, daß man etwas Lebendes am losen Zipfel eines zufälligen Gewandes gepackt hatte ; es entwand sich leicht, und man stand mit leeren Händen da. » E. Canetti, *Masse und Macht* (1960), Frankfurt/M., Fischer Taschenbuch Verlag, 1987, p. 249, cité dans *La Culture, une résistance subversive : essai sur la culture autrichienne*, trad. de C. Herbert et J. Doll (Études autrichiennes, n° 8), Rouen, PURH, 1999, p. 218.

(*Dichter*) avant tout, renonça à la littérature après son départ en exil pour consacrer vingt ans de sa vie à l'étude des rapports entre « masse » et « puissance », qui selon lui permettaient d'expliquer le phénomène du nazisme. Il resta cependant, ou redevint, « poète », c'est-à-dire à la fois penseur, conteur et moraliste. Il n'en développa pas moins une position affirmée vis-à-vis des nations ; étroitement liée à son parcours d'homme et d'écrivain, celle-ci a eu un impact important sur son œuvre. Nous tenterons de cerner brièvement les présupposés et les implications de cette position, de manière à en éclairer la portée pour l'œuvre littéraire.

Le passage cité par Félix Kreissler dans *La Culture, une résistance subversive* est le préambule à l'analyse des « symboles de masse des nations » dans le chapitre consacré aux rapports entre masse et histoire. Canetti y passe en revue plusieurs nations anciennes, en commençant par les Anglais (dont le symbole national serait l'île), puis les Hollandais (les digues), les Allemands (forêt/armée), les Français (la Révolution), les Suisses (les montagnes), les Espagnols (la corrida), les Italiens (la Rome antique), et enfin les Juifs (l'Exode). L'attitude choisie pour cette observation est une curiosité sans préjugé, faite de distance critique et de tolérance. Canetti part de l'idée que les nations sont des constructions idéologiques comparables à des religions.

Il faut, sans partager son avidité, se donner la peine de définir l'originalité de chaque nation. Il faut rester en marge, ne s'asservir à aucune, mais porter un intérêt sincère et profond à chacune. Il faut s'assimiler intellectuellement chacune d'elles comme si l'on était condamné à lui appartenir réellement une bonne partie de sa vie. Mais on ne doit appartenir à aucune au point de lui être livré aux dépens de toutes les autres.²

La dernière phrase fait écho à une note de 1944 où Canetti parle de la tentation – « la plus forte de sa vie », dit-il – de « devenir complètement juif » dans le contexte de la Shoah, mais explique qu'il veut surmonter cette tentation qui l'empêcherait d'appartenir aussi aux autres nations³. Être « complètement juif », ce serait donner à cette identité historique un sens soit religieux soit nationaliste qui se traduirait par un engagement exclusif. Adoptée par certains de ses proches⁴, cette

² « Man muß sich die Mühe nehmen – ohne ihre Gier zu teilen –, das Eigentümliche im Falle jeder Nation zu bestimmen. Man muß daneben stehen, keiner von ihnen hörig, aber redlich und zutiefst an ihnen allen interessiert. Man muß jede von ihnen geistig so in sich aufgehen lassen, als wäre man dazu verurteilt, ihr für einen guten Teil seines Lebens wirklich anzugehören. Aber man darf keiner von ihnen so angehören, daß man ihr auf Kosten aller übrigen ausgeliefert ist. » E. Canetti, *Masse und Macht* (1960), Frankfurt/M., Fischer Taschenbuch Verlag, p. 185-186 ; traduction de R. Rovini, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1966.

³ « Die größte geistige Versuchung in meinem Leben, die einzige, gegen die ich sehr schwer anzukämpfen habe, ist die: ganz Jude zu sein. [...] Die neuen Toten, die lange vor ihrer Zeit Toten, bitten einen sehr, und wer hat das Herz, ihnen nein zu sagen. Aber sind die neuen Toten nicht überall, auf allen Seiten, von jedem Volk ? Soll ich mich den Russen verschließen, weil es Juden gibt, den Chinesen, weil sie ferne, den Deutschen, weil sie vom Teufel besessen sind ? Kann ich nicht weiterhin allen gehören, wie bisher, und doch Jude sein ? » E. Canetti, *Die Provinz des Menschen. Aufzeichnungen 1942-1972* (1973), Frankfurt/M., Fischer Taschenbuch Verlag, p. 61.

⁴ On peut citer l'ethnologue et poète Franz Baermann Steiner, qui avait choisi la voie religieuse et à propos duquel Canetti écrit : « Ein Mensch, der über die Ethnologie wieder zum Juden wird. Alle Stämme haben ihre Gebäude; um im Vergleich fest zu bleiben, sucht er sich die alten Gebäude der Juden wieder anzugewöhnen. » Notation inédite du 11/3/1942 citée par Sven Hanuschek, *Elias Canetti*, München, Hanser, 2005, p. 332. Ou Gershom Scholem, avec qui Canetti était en désaccord sur la question du sionisme, comme le rapporte Jeremy

position est rejetée par Canetti comme incompatible avec l'humanisme et opposée à une conception culturelle élargie, laïque, de la judéité comprise comme ouverture au monde.

Cette approche exclut la partialité : il importe à Canetti de montrer son indépendance d'esprit par rapport à sa communauté d'origine. Cette volonté se traduit par des passages très critiques de son autobiographie⁵ sur son ascendance « orientale », notamment sur la « fierté espagnole », esprit de caste mais aussi sentiment de supériorité envers les *todescos*, les ashkénazes, et l'esprit étriqué qu'il considère comme inhérents à la culture judéo-espagnole⁶. Il y a beaucoup de dureté dans ces portraits, par comparaison avec l'image que donne par exemple Albert Cohen du monde séfarade. On peut être troublé par l'apparent détachement manifesté par Canetti envers cette communauté persécutée, une attitude qui le distingue aussi de sa première épouse Veza, laquelle, tout en étant critique, se montre toujours solidaire. L'option choisie par Canetti consistera, il l'annonce dès le début de *La Langue sauvée*, à transposer la fierté communautaire – clanique ou nationale – à l'humanité entière⁷. En présentant ainsi le cosmopolitisme, non comme l'envers du patriotisme mais comme son extension à l'échelle mondiale, il le définit comme un humanisme.

L'Autriche ne figure pas dans la liste des nations dont Canetti examine les « symboles de masse ». Et pour cause : elle n'existe pas depuis assez longtemps en tant que nation. Canetti inscrit son analyse anthropologique dans le temps. Personnellement, il est issu de l'univers « cacarien », un contexte où les Balkans faisaient partie de la zone d'influence de l'empire supranational des Habsbourg, avec Vienne pour centre et pôle d'attraction, une Vienne synonyme de culture et d'Europe, opposée au monde arriéré des judéo-espagnols venus d'Orient. Par la suite il a vécu, enfant, dans cette Vienne finissante, avant d'être formé culturellement et socialement dans la Vienne « rouge » de l'entre-deux-guerres, la Vienne de Kraus, Musil, Broch. Ses premières œuvres, le roman *Die Blendung (Auto-da-fé)* et les pièces de théâtre *Hochzeit (Noce)* et *Komödie der Eitelkeit (Comédie des vanités)*, sont imprégnées de l'atmosphère de ces années-là. Mais cela ne fonde pas pour lui un sentiment national. Se situant au croisement de plusieurs communautés ancrées dans le multiculturalisme de l'empire austro-hongrois, comme Kafka ou Celan, il se considère comme « un écrivain autrichien » tout en n'étant pas « un Autrichien »⁸.

Adler dans « H.G. Adler und seine Freunde. Vermischte Erinnerungen » in *Ortlose Botschaft : der Freundeskreis H. G. Adler, Elias Canetti und Franz Baermann Steiner im englischen Exil*, bearb. v. Marcel Atze, Marbacher Magazin 84 (1998), Marbach/N., Deutsche Schillergesellschaft, p. 193.

⁵ *Die gerettete Zunge. Geschichte einer Jugend* (1977), Frankfurt/M., Fischer Taschenbuch Verlag, 1986 ; *Die Fackel im Ohr. Lebensgeschichte 1921-1931* (1980), Frankfurt/M., Fischer Taschenbuch Verlag, 1982 ; *Das Augenspiel. Lebensgeschichte 1931-1937* (1985), Frankfurt/M., Fischer Taschenbuch Verlag, 1986.

⁶ Voir notamment le deuxième chapitre de *Die gerettete Zunge*, intitulé « Familienstolz », p. 8-11.

⁷ Le chapitre « Familienstolz » se clôt sur les mots : « Spät habe ich erkannt, daß ich, auf die größeren Verhältnisse der Menschheit übertragen, genau wie [meine Mutter] bin. [...] Es gibt wenig Schlechtes, was ich vom Menschen wie von der Menschheit nicht zu sagen hätte. Und doch ist mein Stolz auf sie noch immer so groß, daß ich nur eines wirklich hasse : ihren Feind, den Tod. » *Ibid.*, p. 11.

⁸ Voir Wenzeslav Konstantinov, « Elias Canetti – ein österreichischer Schriftsteller? Verwandlungen zwischen Rutschuk und Wien », *Trans*, Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften, 7, sept. 1999, <http://www.inst.at/trans/7Nr/konstantinov7.htm>

L'interculturalité est-elle compatible avec une appartenance nationale ? Kreissler en était convaincu, qui affirmait en se réclamant de Jaurès : « On peut [...] parfaitement être un patriote internationaliste ou un internationaliste patriote. »⁹ Canetti n'a pas été tenté par cette solution. Pour lui la pluralité de ses origines et de son parcours représentait la chance de se soustraire à toute appartenance unilatérale ressentie comme réductrice. Penka Angelova évoque à juste titre la « déconstruction de l'idée de nation » accomplie dans *Masse et puissance*¹⁰. Canetti voit les nations, de même que les religions, non comme des « produits autochtones du psychisme des masses », mais comme des « configurations temporaires », dont la cohésion ne résulte pas de données prétendument objectives telles que la langue, le territoire, l'histoire ou le système politique, mais seulement de la mémoire collective et de l'identification à des « symboles de masse ». Si une telle cohésion peut persister sur une longue période, l'unité qu'elle crée n'en est pas moins subjective, donc relative et transitoire.

De fait, Canetti est convaincu que les appartenances nationales, même celle au peuple juif¹¹, sont appelées à disparaître pour faire place à des « nationalités multiples ». La possibilité, d'ores et déjà donnée, d'effectuer des séjours prolongés dans différents pays étrangers induira selon lui dans un avenir proche une perte générale du sentiment national, de sorte qu'un jour personne ne pourra plus dire : je suis anglais, je suis français, etc. Il en résultera un estompement du sentiment national qui ne peut être que salué dans la mesure où il atténuera la propension des individus à prendre parti pour une nation et donc à se définir contre les autres. L'attachement exclusif à une nation est pour Canetti une forme de bêtise qui, comme la bêtise courante, peut être analysée, ainsi que l'a fait le psychanalyste Karl Landauer¹², comme une conséquence de mutilations subies dans l'enfance conduisant à une atrophie des dispositions naturelles initialement polymorphes.¹³ Cette théorie le séduit dans la mesure où elle rejoint ses propres réflexions sur le don naturel de l'homme pour la « métamorphose » (*Verwandlung*), qu'il s'agirait de reconquérir en résistant à la tentation sclérosante et mortifère de la « puissance ».

Il ne fait donc aucun doute pour Canetti que cette perte annoncée du sentiment national est éminemment souhaitable. Aucune distinction chez lui entre un patriotisme de bon aloi qui serait généreux et pacifique, et un chauvinisme agressif condamnable. Outre son influence nocive sur l'intelligence humaine, le patriotisme, en tant que phénomène comparable aux religions, est selon lui mortifère parce qu'il se nourrit d'une « masse invisible » qui est celle des morts. La « patrie » (*Vaterland*), définie par Canetti comme « la terre des pères » (*das Land der Väter*), représenterait en

⁹ La culture, une résistance subversive, p. 232.

¹⁰ Penka Angelova, « Das Machttheater der Geschichte und die Dekonstruktion des Begriffes der Nation » in *Elias Canetti : Spuren zum mythischen Denken*, Wien, Zsolnay, 2005, p. 188-217.

¹¹ C'était l'objet de ses disputes avec Scholem selon J. Adler : « Canetti meinte, das jüdische Volk werde einmal zu existieren aufhören. Der Gedanke war für Scholem unvorstellbar. Wie konnte sich Canetti, der selbsterklärte Feind des Todes, das Ende seines Volkes vorstellen ? » *Ortlose Botschaft*, p. 193.

¹² Karl Landauer, « Intelligenz und Dummheit » in *Das psychoanalytische Volksbuch*, Bern, Huber, 1939 ; « Zur psychosexuellen Genese der Dummheit » (1929), Stuttgart, Klett, 1970.

¹³ Voir l'entretien avec Heinz-Klaus Metzger, in E. Canetti, *Aufsätze, Reden, Gespräche*, München, Hanser, 2005, p. 188.

effet pour la plupart des gens l'ensemble de ceux qui y ont vécu avant eux, et leur attachement pour elle se traduirait par un engagement envers ces morts dont ils entretiennent la mémoire.¹⁴

Cette définition de la patrie est révélatrice tant de l'attitude adoptée par Canetti vis-à-vis des nations que de son positionnement personnel en tant qu'écrivain juif exilé de langue allemande et des conséquences qu'il en a tirées sur le plan littéraire. Selon cette définition, en effet, il était bien dès le départ, et devait rester jusqu'à sa mort, ce qu'il a été officiellement jusqu'à l'obtention de la nationalité britannique en 1952 : apatride. Ses ancêtres judéo-espagnols n'avaient pas vécu et n'étaient pas morts dans les frontières d'un territoire identifiable qui aurait constitué de ce fait une référence à la fois naturelle et obligatoire pour lui. Ni la Bulgarie où il est né, ni l'Angleterre où ses parents avaient émigré avec lui et où il se réfugia en 1939, ni l'Autriche où il choisit de vivre avant d'en être expulsé, ni bien sûr la Turquie où une partie de sa famille avait vécu pendant longtemps, et encore moins l'Espagne dont elle avait été chassée en 1492, ne pouvaient en faire office. Cette situation le distingue non seulement des exilés non juifs de sa génération, mais aussi de tous ces Juifs dont l'implantation en Allemagne ou en Autriche était assez ancienne pour leur faire considérer celles-ci comme leur « patrie » ou au moins leur « terre d'origine » (*Heimat*) et qui avaient fini par oublier leur passé diasporique. C'était le cas par exemple de Jean Améry, alias Hanns Mayer, pour qui l'exil fut de ce fait un arrachement tel qu'il remettait en cause non seulement son avenir mais aussi tout son passé et jusqu'à son rapport au monde. À la question : « Wieviel Heimat braucht der Mensch ? » (dans quelle mesure a-t-on besoin de son pays natal ?), posée dans un essai de 1966, Améry répondit de façon provocatrice, par référence amère au cosmopolitisme affiché dans les milieux intellectuels, y compris parmi les exilés, surtout quand ils n'étaient pas juifs ou bien jouissaient d'un confort et d'une célébrité qui ne lui étaient pas donnés à lui : « d'autant plus qu'on en emporte moins avec soi »¹⁵, car « il faut avoir un pays natal pour pouvoir s'en passer »¹⁶. Un exilé « a grand besoin de son pays natal, plus en tout cas que ne veut bien l'imaginer un monde de gens solidement enracinés qui placent toute leur fierté dans un cosmopolitisme se résumant à un plaisir de vacances »¹⁷.

Du point de vue d'Améry, les nazis ne l'avaient pas simplement expulsé de son territoire natal, mais lui avaient enlevé jusqu'au droit de s'y référer comme à sa *Heimat*, retirant après coup à ses ancêtres

¹⁴ « Im Nationalismus ist das Gefühl für die Masse der Toten entscheidend ; das Vaterland ist das Land der Väter, und die Vorstellung, die die meisten Menschen mehr oder weniger bewußt haben, wenn sie sich zu einem Vaterland rechnen, ist die all derer, die in ihrem Land vor ihnen gelebt haben und in irgendeiner Form, als Verpflichtung, Tradition und so weiter, in ihrem Bewußtsein noch da sind. [...] Die Masse der Toten ist ein Kerngefühl des Nationalismus [...]. » E. Canetti, entretien avec Rupprecht Slavko Baur (1971), in *Aufsätze, Reden, Gespräche*, p. 275.

¹⁵ « Wenn es mir schon an dieser Stelle erlaubt ist, eine erste und vorläufige Antwort zu geben auf die Frage, wieviel Heimat der Mensch braucht, möchte ich sagen : um so mehr, je weniger davon er mit sich tragen kann. » Jean Améry, « Wieviel Heimat braucht der Mensch ? » in *Jenseits von Schuld und Sühne*, Stuttgart, Klett-Cotta [année ?], p. 91; traduction de C.M.

¹⁶ « Man muß Heimat haben, um sie nicht nötig zu haben. » *Ibid.*, p. 94.

¹⁷ « Er braucht viel Heimat, mehr jedenfalls, als eine Welt von Beheimateten, deren ganzer Stolz ein kosmopolitischer Ferienspaß ist, sich träumen läßt. » *Ibid.*, p. 97-98.

leur droit de cité¹⁸. Or un homme qu'on prive brutalement de ses racines n'est plus en mesure de s'inscrire dans une collectivité, et une fois privé de la capacité de dire « nous », il ne peut plus davantage, ou plus avec la même évidence, dire « je »¹⁹. Un homme coupé de sa *Heimat* est et demeure à jamais un homme perdu, car « la 'nouvelle patrie', cela n'existe pas, la *Heimat*, c'est le pays d'enfance et de jeunesse. »²⁰

Pas plus que Canetti, Améry ne fait de différence entre « Heimat » et « Vaterland ». « Celui qui n'a pas de patrie, j'entends par là : pas de refuge dans un corps social constituant une unité étatique autonome et indépendante, n'a pas non plus, je crois, de pays d'origine », écrit Améry²¹. Mais tandis qu'Améry déplore cette situation, Canetti lui donne un sens positif. Parce que le déficit de Heimat se définissait moins pour lui comme un déracinement que comme un non-enracinement, une atonie²² ? Certes, Canetti a toujours été un nomade. Le « symbole de masse » du peuple juif, l'exode, il l'a vécu à l'origine sur le mode volontaire, comme acte de rébellion de ses parents contre la pression familiale ; et son attachement à l'Autriche lui-même, confirmé durant ses « années d'apprentissage » à Vienne, a toujours été moins l'enracinement dans une terre que l'attachement à un espace urbain cosmopolite et transnational. Il n'en reste pas moins que, comme le montrent les notes fragmentaires sur ses « années anglaises », lui aussi a vécu, en 1938/39, l'expulsion de ce pays comme une atteinte à l'intégrité de sa personne. Il a subi ce que décrit si bien Améry, et qu'ont vécu de nombreux exilés juifs²³ : non seulement la nostalgie du lieu qu'il avait été forcé de quitter (Heimweh), mais aussi la perte du « nous », de l'identité sociale dérivée de l'attachement affectif et culturel à un territoire, qui finit par affecter aussi le « je », c'est-à-dire l'exil comme dépossession de son identité tant individuelle que sociale, engendrant l'autodestruction et la haine de soi. Le fragment posthume paru sous le titre

¹⁸ « Ich war kein Ich mehr und lebte nicht in einem Wir. Ich hatte keinen Paß und keine Vergangenheit und kein Geld und keine Geschichte. Nur eine Ahnenreihe war da, aber die bestand aus traurigen Rittern Ohneland, getroffen vom Anathem. Man hatte ihnen noch nachträglich ihr Heimatrecht entzogen, und ich mußte die Schatten mitnehmen ins Exil. » *Ibid.*, p. 91.

¹⁹ « Ich war ein Mensch, der nicht mehr 'wir' sagen konnte und darum nur noch gewohnheitsmäßig, aber nicht im Gefühl meines Vollbesitzes, 'ich' sagte. » *Ibid.*, p. 91.

²⁰ « Es gibt keine 'neue Heimat'. Die Heimat ist das Kindheits- und Jugendland. Wer sie verloren hat, bleibt ein Verlorener, und habe er es auch gelernt, in der Fremde nicht mehr wie betrunken umherzutaumeln. »

²¹ « Wer kein Vaterland hat, will sagen : kein Obdach in einem selbständigen, eine unabhängige staatliche Einheit darstellenden Sozialkörper, der hat, so glaube ich, keine Heimat. » *Ibid.*, p. 107.

²² Voir Susan Sontag, « Geist als Leidenschaft », in *Hüter der Verwandlung*, Frankfurt/M., Fischer, 1988, p. 90-110 : « Daß Deutsch die Sprache seines Geistes wurde, bestätigt Canettis Ortlosigkeit », p. 92. La réserve émise sur ce point par Martin Bollacher, qui ne voit chez Canetti qu'un « cosmopolitisme intellectuel », me semble injustifiée. Voir Bollacher, « Canetti und das Judentum », in J.-M. Valentin & G. Stieg (dir.), *Ein Dichter braucht Ahnen. Canetti und die europäische Tradition*, Bern, Peter Lang, 1997, p. 37-48, ici p. 40.

²³ Cf. Stefan Zweig : « [...] jede Form von Emigration verursacht an sich schon unvermeidlicherweise eine Art von Gleichgewichtsstörung. Man verliert – auch dies muß erlebt sein, um verstanden zu werden – von seiner geraden Haltung, wenn man nicht die eigene Erde unter sich hat, man wird unsicherer, gegen sich selbst mißtrauischer. Und ich zögere nicht zu bekennen, daß seit dem Tage, da ich mit eigentlich fremden Papieren oder Pässen leben mußte, ich mich nie mehr ganz als mit mir zusammengehörig empfand. Etwas von der natürlichen Identität mit meinem ursprünglichen und eigentlichen Ich blieb für immer zerstört. » *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* (achevé en 1941), Stockholm, Bermann-Fischer, 1944, Frankfurt/M., Fischer, 1990, p. 468.

Party im Blitz décrit fort bien comment, de jeune écrivain prometteur qu'il était à Vienne, il se vit devenir ou redevenir « personne » en Angleterre²⁴.

Mais les solutions qu'il trouve à cette crise existentielle sont autres. Si Canetti a éprouvé à un moment quelconque la tentation de revendiquer son austriacité, l'exil la lui a enlevée. La tentation « la plus forte » de cette période fut pour lui, on l'a dit, de « devenir complètement juif ». Mais il n'y cède pas. L'exil lui fait justement comprendre que toute appartenance à un groupe ne procure jamais qu'une sécurité illusoire, que dans une certaine mesure – et cette universalisation rend aussi plus supportable son expérience – « le monde a toujours été un monde de bannis »²⁵. C'est donc en inversant le signe de cette expérience destructrice par l'écriture qu'il va reconquérir son autonomie et son estime de soi. En se réappropriant la langue des oppresseurs, et en proclamant dans cette langue son renoncement *volontaire* à la sécurité du sentiment national, il fait de la dépossession un « lâcher prise » salvateur. Passons en revue les étapes qui ont jalonné cette reconquête :

- Dans *Masse et puissance* (1960), il analyse les mécanismes qui ont conduit au nazisme et démonte l'idée de nation qui est au cœur de l'exercice du pouvoir à l'époque moderne.
- Dans *Les Voix de Marrakech* (1974), il se montre flânant dans une ville étrangère au croisement de l'Orient et de l'Occident, à l'écoute du monde arabe et en quête de son identité personnelle, renouant avec ses origines diasporiques. En tissant dans ces « notes de voyages » écrites après coup le fil rouge de l'opposition identité/altérité, il amorce l'écriture autobiographique. En même temps, il pose la question de l'humain, par-delà les frontières culturelles et dans son rapport au monde animal.²⁶
- Dans *La Langue sauvée* (1977), il retrace le parcours de ses attachements multiples et de ses « enracinements » successifs (Angleterre, Suisse) et démontre par maints exemples la dangerosité du nationalisme : fureur populaire déchaînée contre les petits garçons « anglais » entonnant l'hymne national britannique à l'annonce de l'entrée en guerre de l'Autriche en 1914, endoctrinement dans les écoles autrichiennes pendant la guerre²⁷, brimades infligées aux

²⁴ *Party im Blitz. Die englischen Jahre*, aus dem Nachlass hrsg. von Kristian Wachinger, mit einem Nachwort von Jeremy Adler, München, Hanser, 2003. Voir surtout le chapitre : « Niemand in England oder Die Stille der Verachtung », p. 20-31. Sur ce fragment posthume, voir C. Meyer, « L'écriture du moi dans *Les Années anglaises* d'Elias Canetti » in « *Moi public* » et « *moi privé* » dans *les mémoires et les écrits autobiographiques du XVIII^e siècle à nos jours*, études réunies et présentées par Rolf Wintermeyer en collaboration avec Corinne Bouillot, Rouen, PURH, 2008, p. 189-200 ; et « Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti », in Daniel Azuélos (dir.), *Habiter ou ignorer l'autre : interprétations, lectures et transferts dans les pays d'accueil par les exilés de langue allemande sous le national-socialisme*, Bern, Peter Lang, à paraître.

²⁵ « Erst im Exil kommt man darauf, zu einem wie wichtigen Teil die Welt schon immer eine Welt von Verbannten war. » Note de 1943 in *Die Provinz des Menschen*, Frankfurt/M., Fischer Taschenbuch Verlag, p. 37.

²⁶ *Die Stimmen von Marrakech* (1967), Frankfurt/M., Fischer Taschenbuch Verlag, 1980. Sur ce texte, voir C. Meyer, « Subvertir les codes du voyage en Orient : stratégies d'écriture dans *Les Voix de Marrakech* de Canetti » in « *Au nom de Goethe !* » *Hommage à Gerald Stieg*, textes réunis par Marc Lachenay et Jean-François Laplénie, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 245-256.

²⁷ « Ausbruch des Krieges », *Die gerettete Zunge*, p. 106-110.

porteurs de passeports turcs par des douaniers roumains à la frontière bulgare-roumaine²⁸... A contrario, il brosse un tableau chatoyant de certaines communautés plus ou moins préservées de ces « haines nationales » : à commencer par Roustchouk en Bulgarie, sa ville natale, « une ville merveilleuse pour un enfant » car « des gens des origines les plus diverses y vivaient et on pouvait entendre parler sept ou huit langues en une seule journée »²⁹, puis la Suisse où il passe les années 1916-1921, pays plurilingue, cosmopolite et pacifique qui lui apparaît comme un « paradis » en raison de sa neutralité et de son régime démocratique dont le modèle remonte à Athènes (*polis* opposée à nation) ; ce pays à la fois provincial et ouvert sur le monde, où s'est réfugiée l'avant-garde européenne, abrite des îlots d'utopie internationaliste, telle cette « pension Yalta » où Canetti vécut à quinze ans parmi des jeunes filles originaires des Pays-Bas, de Suède, d'Angleterre, de France, d'Italie et même du Brésil.³⁰

- Dans le même temps, il ancre son histoire individuelle dans le « monde d'hier » autrichien. Il édifie tout d'abord un mythe personnel viennois qui le fait descendre, par ses parents, de la grande culture symbolisée par le Burgtheater, puis retrace, dans les deux volumes suivants (1980 et 1985), sa formation intellectuelle sous la Première République autrichienne, en élaborant une réflexion critique sur des événements tels que l'incendie du Palais de Justice en 1927³¹ et sur la culture autrichienne légendaire de l'entre-deux-guerres (Karl Kraus, Musil, le Café Museum). Il s'affirme ainsi, au même titre que Freud, Schnitzler, Hofmannsthal, Kraus, Zweig et bien d'autres, comme une « voix 'typiquement autrichienne' de la littérature mondiale »³² et contribuera par la suite, par ses essais notamment, à réconcilier les Autrichiens avec leur histoire en leur offrant l'image d'une continuité historique positive³³.

Au total, Canetti parvient dans l'autobiographie à affirmer avec force l'existence et l'autonomie de son « je » en se réappropriant son passé. À tel point que certains y ont vu, à la suite de M. Reich-Ranicki, une « auto-idéalisation » complaisante³⁴, ne comprenant pas ou ne voulant pas prendre

²⁸ « Reise nach Bulgarien », *ibid.*, p. 114-124. Ce chapitre se termine ainsi : « Ich kam mitten aus einem Krieg, den ich nicht anerkennen mochte, aber erst auf dieser Reise begann ich auf unmittelbare Weise etwas von der Allgemeinheit und weiten Verbreitung nationaler Gehässigkeiten zu begreifen. »

²⁹ « Roustchouk, an der unteren Donau, wo ich zur Welt kam, war eine wunderbare Stadt für ein Kind, und wenn ich sage, daß sie in Bulgarien liegt, gebe ich eine unzureichende Vorstellung von ihr, denn es lebten dort Menschen der verschiedensten Herkunft, an einem Tag konnte man sieben oder acht Sprachen hören. » *Ibid.*, p. 8.

³⁰ « Die guten Jungfern der Villa 'Yalta' – Dr. Wedekind », *ibid.*, p. 209-223.

³¹ Voir sur ce point : Gerald Stieg, *Fruits du feu : l'incendie du Palais de justice de Vienne en 1927 et ses conséquences dans la littérature autrichienne*, Mont-Saint-Aignan, PUR, 1989.

³² Félix Kreissler, *L'Autriche, brûlure de l'histoire. Brève histoire de l'Autriche de 1800 à 2000*, Rouen, PURH, 2000, p. 120.

³³ « Zugleich stellte [Canetti] durch seine Person einen glaubwürdigen Traditionsbezug her : 1975 war Das Gewissen der Worte erschienen, ein Buch, in dem der Autor in einem Essay seine Verbundenheit mit der österreichischen Geschichte vor allem durch die Schilderung des Justizpalastbrandes dargetan hatte. » Wendelin Schmidt-Dengler, *Bruchlinien : Vorlesungen zur österreichischen Literatur 1945 bis 1990*, Salzburg/Wien, Residenz, 1995, p. 317-330, ici p. 319.

³⁴ Marcel Reich-Ranicki publia en 1977 un éreintement de *La Langue sauvée* sous le titre « Das Leiden eines Knaben » in *Entgegnung. Zur deutschen Literatur der siebziger Jahre*, Stuttgart, DTV, 1979, p. 54-59.

en compte de quelle catastrophe ce « je » était rescapé. Lorsque W. Schmidt-Dengler compare *La Langue sauvée* avec les autobiographies de Bernhard et Handke pour conclure que « ce à quoi les autres auteurs sont parvenus, à savoir à détruire plausiblement leur histoire pour faire surgir malgré tout de ses ruines l'éclat de la vérité, Canetti l'évite – contre sa propre conviction, ce me semble »³⁵, il refuse de voir que la « situation exceptionnelle » de ce dernier dans le paysage littéraire autrichien, qu'il a pourtant lui-même soulignée³⁶, ne lui permettait pas un instant d'envisager l'écriture autobiographique comme une destruction, et qu'elle rend son entreprise radicalement incomparable à celle d'écrivains tels que Handke ou Bernhard. Comment reprocher au juif exilé Canetti de ne pas avoir voulu faire de sa biographie « l'histoire d'une errance » plutôt que « celle du pèlerinage direct pour le prix Nobel »³⁷, quand on sait ce que fut cette histoire ? Comment ne pas voir que pour celui qui avait connu ses premiers succès à Vienne mais était redevenu « personne » en Angleterre au bout d'un an de persécution dans cette ville, c'était une nécessité existentielle que de raconter son histoire comme celle d'une libération et de s'ériger à soi-même, une fois retrouvée son estime de soi, un monument héroïque³⁸ dans la langue même des assassins ? Et d'affirmer haut et fort dans cette langue son adhésion avec l'être qu'il avait été avant de subir cette atteinte insupportable ?³⁹

- Dans ses volumes de *Réflexions (Aufzeichnungen)*, enfin, Canetti transpose l'idée de « patrie » (terre des pères) dans le domaine intellectuel, en instaurant un panthéon de ses « ancêtres » littéraires. L'homme a-t-il besoin d'une *Heimat* ? Pour Canetti, la question ne se pose plus en ces termes : « un poète a besoin d'ancêtres », affirme-t-il. Les notations fragmentaires réunies dans ces *Aufzeichnungen* circonscrivent le « territoire du poète », espace de liberté d'une pensée subversive et paradoxale qui se définit par le décentrement, le décalage, l'écart par rapport à la *doxa*.

Cette reconquête par l'écriture a empêché Canetti de succomber au désespoir, contrairement à d'autres écrivains juifs exilés comme Zweig ou Améry et jusqu'à Veza Canetti elle-même, qui ne se remirent jamais des ravages identitaires de l'exil. Pourtant les occasions de désespérer ne manquèrent pas, encore des années après. Ainsi, alors qu'il envisageait de se réinstaller à Vienne dans les années soixante-dix, Canetti renonça à ce projet à la suite d'un scandale déclenché par les abonnés du Burgtheater lors de la représentation de sa *Comédie des vanités* en 1979. Ce rejet probablement planifié, exécuté au nom de la même idéologie nazie qui avait sévi quarante ans plus tôt, le mit dans une « colère terrible » et l'éloigna définitivement de Vienne, mais il ne l'anéantit pas.⁴⁰

³⁵ « Was den anderen Autoren gelang : ihre Geschichte glaubhaft zu zerstören, um aus den Trümmern doch den Schein der Wahrheit aufleuchten zu lassen, das vermeidet Canetti – wider besseres Wissen, will mir scheinen. » Schmidt-Dengler, *Bruchlinien*, p. 328.

³⁶ *Ibid.*, p. 319.

³⁷ « Das ist nicht die Geschichte einer Irrfahrt, sondern die der direkten Wallfahrt zum Nobelpreis », *ibid.*, p. 327.

³⁸ Schmidt-Dengler parle de « Heldenverehrung », *ibid.*, p. 325.

³⁹ Chose que Schmidt-Dengler relève aussi comme un aspect négatif : « Er steht heute noch voll und ganz hinter der Person, die er vor mehr als fünfzig Jahren war. », *ibid.*, p. 327.

⁴⁰ Voir Gerald Stieg, « Elias Canetti au Burgtheater » in *Littérature d'Autriche*, revue *Europe* n° 866, juillet 2001, p. 35-42.

L'universalisme de Canetti, qui équivaut à un refus de la nation comme projet, signe son renoncement à la dialectique instaurée par l'*Aufklärung* entre patriotisme et cosmopolitisme. Sur le plan personnel, il affirme son refus de l'alternative, posée depuis des siècles à l'horizon de la destinée juive, entre intégration et particularisme. Quelque radicale que soit cette position dans ses conséquences, la réflexion dont elle procède est partagée par nombre d'intellectuels qui sont des « voix typiquement autrichiennes » précisément parce qu'ils sont juifs. Qu'ils aient tenté de faire la synthèse entre leur judéité et leur ancrage dans la culture autrichienne, ou qu'ils y aient renoncé parce qu'ils voyaient ces deux voies comme des impasses, ils furent amenés bon gré mal gré à se démarquer de la logique identitaire tautologique propre à tout nationalisme (« *mir san mir* ») pour rechercher des solutions originales et décentrées, perspectivistes ou paradoxales. Cela concerne aussi bien Freud, Schnitzler, Kraus, Canetti, Zweig ou J. Roth, que Félix Kreissler lui-même. En ce sens il y a bien dans le refus canettien de la nation, allié à son attachement malgré tout indéfectible à Vienne, de quoi nourrir le patriotisme « subversif » de Kreissler, qui se fonde sur une anti-définition de la nation pour lutter contre le « nihilisme historique, littéraire et politique » résultant « d'une déception et d'un désespoir ». Il s'agit de donner un sens positif à l'opposition, un sens critique à l'adhésion. « Je suis quelqu'un qui professe sa foi en l'Autriche, déclare Kreissler, mais dans un sens anti-austriacique [...] mon idéologie autrichienne se fonde sur une tradition de subversion, de rébellion dont est riche l'histoire autrichienne. »⁴¹

⁴¹ *La Culture...*, p. 224.